

SINGULIÈRE COINCIDENCE



Marchaterre au garçon d'hôtel. — D'honneur m'hoi votre m'heilleure chambre.
Garçon d'hôtel. — Impossible, monsieur, l'hôtel est plein.
Marchaterre. — Vrai ? C'est chomme moi. Bonsoir.

LE FEUILLETON DU "SAMEDI"

Nous avons annoncé déjà que nous publions un joli feuilleton "Rameau d'Or," mais au dernier moment, nous avons dû le changer pour un autre plus joli. Nous en commencerons la publication dans quelque temps, afin de donner une chance à tout le monde de commencer leur abonnement avec le nouveau feuilleton. Qu'on se hâte donc, et qu'on le dise à ceux qui ne le savent pas.

RECONNAISSANCE DES INSECTES

Un écrivain raconte avec toutes les apparences de la bonne foi :

"Un jour, je trouve une coquerelle dans un bassin d'eau. Je lui donne une coquille de noix pour bateau et deux allumettes pour avirons, et je l'abandonne à son sort. Le lendemain, je reviens, et je vois qu'au bout d'une allumette elle avait attaché un fil blanc. Signal de détresse, probablement. A l'autre était fixé un cheveu, qui lui servait de ligne. Je fus tellement frappé de son intelligence, que je lui donnai sa liberté. Pour me prouver sa reconnaissance, quinze jours plus tard, ma maison était remplie de coquerelles, qui ne veulent plus me quitter.

LE ROMAN D'UN BIJOU FATAL

Un des bijoux les plus étranges est celui suspendu au cou de la statue de la Sainte-Vierge à Madrid. C'est un bijou qui semble voué au fatalisme et que plusieurs membres de la famille royale d'Espagne ont porté en peu de temps.

Il consiste en une bague surmontée d'une opale magnifique entourée de diamants. Le roi Alphonse XII l'avait donnée à sa cousine Mercèdes lorsqu'ils furent fiancés, mais ils ne restèrent mariés que quelque temps. Quand elle mourut, le roi fit cadeau de la bague à sa grand-mère, la reine Christiana ; et elle, aussi, mourut peu de temps après.

La sœur du roi, l'infante del Pilar, en hérita ; elle tomba malade presque aussitôt et mourut aussi. Alors, le roi Alphonse envoya la bague à sa belle-sœur Christiana, la plus jeune fille du duc de Montpensier, et trois mois après, celle-ci était morte comme les autres.

Terrifié par cette horrible succession d'événements cruels, le roi résolut de garder lui-même le bijou fatal, mais il dut aussi en subir les conséquences.

La reine actuelle se souciant fort peu de continuer cet enchaînement de mortalité, fit suspendre la bague au cou de la statue de la Sainte-Vierge.

ORIGINE DE LA PANTOMIME

Il arrivait quelquefois à Rome que sur le théâtre un acteur parlait pendant qu'un autre faisait les gestes accompagnant ses paroles. Ce singulier mode d'exécution dramatique venait de ce que chez les Romains les spectateurs, en criant *bis* (coutume passée chez nous), faisaient répéter les morceaux qui leur avaient plu. Il arriva qu'un jour on fit tant de fois répéter l'acteur Livius Andronicus, qu'épuisé, enroué, il fit parler un esclave à sa place, tandis qu'il faisait les gestes expressifs. Il s'acquitta même si bien de cette partie du rôle que ce fut, dit-on, ce qui donna lieu à la création de l'art de la pantomime, qui bientôt fit fureur, et fut poussé par certains acteurs à une véritable perfection.

HISTOIRE DE L'ALPHABET

Au XVII^e siècle il fut très sérieusement question parmi les lettres de retrancher la lettre Y de l'alphabet français. La querelle se termina parce que Louis XIV se déclara pour le maintien de cette lettre, notamment dans le mot Roi, qu'il voulut que l'on continuât d'écrire avec un Y. D'Hozier, le célèbre généalogiste, dédiant son ouvrage au souverain avait mis : au *Roi*, au lieu de : au *Roy*. Louis XIV lui en témoigna son mécontentement, et l'on ne parla plus de détrôner l'Y.

En 1776, cette même lettre causa en Allemagne une agitation plus grave. Un maître d'école vint troubler la tranquillité d'un village de l'évêché de Spire, où, de temps immémorial, il était, paraît-il, d'usage de placer l'Y dans l'alphabet immédiatement après l'I. Le nouveau mentor de l'enfance crut faire merveille en mettant l'Y à la place qu'on lui donne partout ailleurs ; mais les têtes du village, moins faciles à corriger qu'un alphabet, s'enflammèrent contre l'innovation ; la fermentation passa des enfants aux pères, la querelle s'échauffa et menaça de tourner au tragique. Il fallut l'envoi d'un corps de dragons pour soutenir l'Y et le maître d'école dans leur nouveau poste. Ils s'y maintinrent, mais pendant quelque temps beaucoup de pères refusèrent d'envoyer leurs enfants dans l'école où l'Y n'était plus à sa place coutumière.

NOS CHÉRIS



Tomnie. — Est-ce qu'il va toujours crier comme cela ?
La bonne. — Je ne sais pas, mon cher ; il est malade.
Tomnie. — Je comprends alors, que le bon Dieu ait voulu s'en débarrasser.

Quand les femmes feront la barbe



Barbier. — Oh ! malheur ! Je vous ai coupé un bout du nez !
Le client (de son air aimable). — C'est rien, monsieur ; rien du tout ; je vous en prie.

UN PROGRES

Madame Coness (lisant le journal). — Tiens, il se fait un mouvement afin de forcer les pharmaciens à vendre leurs médecines meilleur marché.

Coness. — Pas mal ! Tout le monde va maintenant pouvoir être malade.

RIEN DE TROP

La dame. — Mais, monsieur, ne croyez-vous pas que vous vantez trop votre naissance ?

Le monsieur. — Pardon, madame, je ne la vante pas trop. Sans elle je n'existerais pas.

CURIOSITÉS MILITAIRES

On a souvent cité certain Dom Garcie, ancien et très brave roi de la Navarre, qu'on avait surnommé *le Trembleur*, parce qu'il tremblait lorsqu'aux jours de combat on lui mettait sa cuirasse : "Mon corps tremble, disait-il alors, à l'idée des périls où va l'exposer mon courage". On sait que plusieurs personnages célèbres par leur vaillance, notamment Henri IV, était d'ordinaire pris d'un sentiment de profonde crainte au moment d'aller combattre.

Duguay-Trouin, qui fut certainement un des hommes les plus intrépides du XVII^e siècle, termine ses *Mémoires* par cette note significative :

"Ceux qui liront ces mémoires et qui réfléchiront sur la multitude de combats, d'abordages et de dangers de toute espèce que j'ai essayés, me regarderont peut-être comme un homme en qui la nature souffre moins à l'approche du péril que dans la plupart des autres. Je conviens que mon inclination est portée à la guerre, que le bruit des fifres, des tambours, celui du canon et du péril, tout enfin ce qui en retrace l'image m'inspire une joie martiale ; mais je suis obligé d'avouer qu'en beaucoup d'occasions, la vue d'un danger pressant m'a souvent causé des révolutions étranges, quelquefois même des tremblements involontaires dans toutes les parties de mon corps. Cependant le dépit et l'honneur, surmontant ces indignes mouvements, m'ont bientôt fait recouvrer une nouvelle force dans ma plus grande faiblesse ; c'est alors que voulant me punir moi-même de m'être laissé surprendre à une frayeur si honteuse, j'ai bravé avec plus de témérité les plus grands dangers. C'est même ces combats de l'honneur et de la nature que mes actions les plus vives ont été poussées au-delà de mes espérances.

"Je n'en parle ici que dans le but de porter ceux auxquels pareil accident peut arriver à faire de généreux efforts sur eux-mêmes et à les redoubler à proportion de leur faiblesse.